



Brabant wallon, novembre 2021.
Cinquante-sept ans après les terribles
événements qui ont marqué sa
jeunesse et sa vie, Brigitte Peneff, « la
fillette sans nom » dont le visage
ensanglanté a fait le tour du monde,
peut enfin exorciser son passé.



Little Miss Nobody

L'HÉROÏNE RETROUVÉE DU CARNAGE DE STANLEYVILLE

C'est une photo en noir et blanc à forte charge émotionnelle. Dessus, une petite fille ensanglantée, manifestement en état de choc. Il y a de quoi, après ce qu'elle vient de vivre : quatre mois de prise d'otages, la plus grande du XX^e siècle. Du 5 août au 24 novembre 1964, plus de 1 600 personnes, dont 525 Belges, sont retenus par des rebelles congolais. Et c'est elle qui va marquer les esprits. Elle, l'enfant meurtrie âgée de 7 ans, incapable d'articuler son nom quand le photographe le lui demande au moment de l'évacuation. Brigitte Peneff devient alors pour les journaux du monde entier « Little Miss Nobody », comprenez la fillette sans nom, le symbole de l'enfer de Stanleyville, aujourd'hui Kisangani.

PHOTO RONALD DERSIN
REPORTAGE ET INTERVIEW NADIA SALMI

photographie inoubliable, toute la
vie viennent de vivre les blancs de
cette petite fille à la robe
le sang, au visage barbouillé de
et de larmes, aux pieds blessés
de larmes, submergée un jour
qu'elle vient de vivre ? Pourrait-
ser de sa mémoire ce qu'elle vient
d'entendre, de subir ? En parcourant
qui suivent, ne perdez pas la
de cette photographie, vous en com-
prenez la bouleversante signification
et peut-être vous aussi, si vous ne
dote fait, qu'une intervention était
possible dans ce lointain Congo qui
chira depuis quatre longues années.

Des images terribles gravées dans sa mémoire de petite fille



1964. Stanleyville, au Congo belge. Les combats menés par les rebelles vont faire de nombreux morts et ouvrir la voie à l'épouvante pour les familles retenues prisonnières. En sautant sur l'aérodrome, le 19 novembre, les para-commandos belges sauveront du massacre et des tortures un demi-millier de civils européens tombés au pouvoir des Simbas.

Chez elle, en revoyant les photos du cauchemar du 24 novembre 1964, Brigitte Peneff se souvient : « Papa nous somme de nous coucher au sol et de faire le mort. Je comprends immédiatement. J'ai le réflexe d'aller me cacher près d'un gros monsieur qui ne respire plus. Ma mère s'allonge à côté de moi. Mon père, ma tante et mon oncle Marco font de même. À un moment, je lève la tête et je vois qu'on tire sur le frère de mon père. Il y a un jet de sang... Ce sont mes dernières images de lui. Il avait à peine 30 ans. »



SANS
NOS
PARAS
ELLE
AIT

A STAN,
IL ÉTAIT
GRAND TEMPS
QUE LES PARAS
ARRIVENT

Le spectacle qui attendait les
paras à Stan, les a fait vieillir
moralement de dix ans en quel-
ques minutes. Mais on doit
ajouter à leur gloire qu'ils ont
déjà une attitude humaine, et
malgré les circonstances, ils
pression ne prit pas le carac-
tère d'une...
amis que...
ont été...
to de...
hors de la...
elle dont...
nent qu...

« Les rebelles sont de jeunes guerriers simbas endoctrinés, des adolescents défoncés à l'alcool et au chanvre, persuadés que ce cocktail explosif va les immuniser contre les balles »

Par Nadia Salmi

U

ne page d'histoire méconnue, pour ne pas dire tombée dans l'oubli. C'est ce qu'on se dit quand on regarde le cliché. On se demande aussi ce qu'est devenue la petite. Alors, on part à sa recherche. On espère. Et comme on a de la chance, on la trouve pas très loin, dans une jolie maisonnette rose du Brabant wallon. Elle a grandi, évidemment. Mais dans son regard, il y a ce quelque chose de l'enfance qui pétillait. D'emblée, ça rassure. Ça montre qu'elle a emprunté le chemin de la résilience. Intuition vérifiée quelques instants plus tard, quand elle nous invite à nous asseoir sur le canapé, pour évoquer avec nous les archives rassemblées dans un album

par son mari. Il y a tout, des coupures de journaux, des photos... sauf ses mots. Et c'est pour eux qu'on est là. Les mots de Brigitte, 64 ans aujourd'hui.

« Raconter cette histoire, c'est un peu comme prendre un ascenseur émotionnel. Il faut redescendre à l'étage du passé. Je dois dire que je suis étonnée qu'on s'intéresse à moi. Pendant longtemps, j'ai tu mes souvenirs. Je croyais qu'ils n'étaient pas légitimes, parce que ça troublait mes parents si je les partageais. Ça réveillait clairement un traumatisme chez eux. Les pauvres... En fait, ils espéraient que j'allais oublier. Beaucoup d'adultes le croient. Peut-être que ça les sauve un peu de s'imaginer ça. »

Brigitte est fine psychologue, hyper empathique, y compris avec celle qu'elle était. « J'étais si petite... Quand mon fils a eu 7 ans, j'ai éprouvé le besoin de lui expliquer ce que j'avais vécu au même âge. On dit souvent qu'on ne parle pas assez, qu'on ne connaît pas bien ses parents, alors j'ai voulu transmettre. J'ai montré les photos de l'époque et ça s'est bien passé. Il était curieux des jeeps, des avions. Deux ans après, j'ai réitéré l'expérience avec ma fille quand elle a eu également 7 ans. Et là, j'ai eu plus de mal, parce que je me voyais. Je prenais conscience de ce qui m'était arrivé. En parlant à mon fils, je témoignais, mais avec ma fille, je voyais le miroir. Et elle aussi était effrayée. Ça m'a tellement bouleversée que j'ai voulu consulter pour déposer ça. »

Vient alors la question qu'elle semble vouloir éluder. Que s'est-il passé ce 24 novembre ? « Ah, ça... Ça a commencé bien avant, quand les rebelles ont encerclé Stan-



Avec Marc, Brigitte a construit une vie loin de l'enfer. Même si celui-ci est toujours présent. « Quand mes enfants ont eu 7 ans, j'ai éprouvé le besoin de leur expliquer ce que j'avais vécu au même âge. »

leyville. Seuls quelques commerces pouvaient encore fonctionner. Mais mon père circulait malgré tout. Il se croyait à l'abri. C'était son pays natal. Ma mère, elle, avait 10 ans quand elle est arrivée au Congo. Ils aimaient vraiment cette terre, toute leur vie était là-bas. Jamais ils n'auraient imaginé ce qui allait suivre, même s'il y avait eu des mises en garde du gouvernement belge. » Brigitte s'arrête un temps, pensive. Alors, on lui demande si ses parents ont regretté leur décision de rester alors que le consul de Belgique, Patrick Nothomb, s'était organisé pour rapatrier les enfants. « Je ne leur ai jamais demandé. Je crois qu'ils se sont sentis trahis. Ils ont payé cher leur confiance. Ça n'a pas été facile pour eux de rentrer après ça. »

L'événement va aussi marquer le diplomate, qui fera partie des otages. Dans son dernier livre, « Premier sang », prix Renaudot 2021, la romancière Amélie Nothomb revient sur cet épisode de la vie de son père. Elle n'était pas encore née, mais Stanleyville fait partie de son histoire. On pense à ça, puis on est rattrapé par la voix de Brigitte, si douce qu'elle contraste avec ce qu'elle parvient enfin à formuler. Il y a les souvenirs de la ville assiégée, le chacun chez soi imposé. Il y a aussi sa mère en train d'écouter les bonnes ou mauvaises nouvelles à la radio. « C'était des "chut !" à n'en plus finir pour ma petite sœur et moi. Nous vivions avec les tentures tirées. Nous ne pouvions pas nous approcher de la fenêtre car les rebelles tiraient comme des fous. D'ailleurs, un jour, nos parents ont décidé de déménager nos lits près du leur : ils avaient retrouvé des balles dans notre chambre. »

L'image surgit, d'un coup. Comme une scène de film. On ressent l'effroi de Michel et Maddy quand ils imaginent ce qui aurait pu se passer si leurs filles s'étaient trouvées là. Il y a toujours des « aurait pu » et des « si » quand on échappe à un drame. « Moi qui suis maman et grand-mère, je me mets à leur place. Ils ont dû



La couverture du Paris Match de l'époque et l'un des reportages sur les tragiques événements. « Quand nous entrons dans Stan, on a déjà fusillé... »



paniquer en nous voyant confrontées à pareil scénario.» Car le pire n'est pas encore arrivé. «Une nuit, les rebelles sont venus nous chercher dans nos maisons. C'était au début du mois d'août. Je zappe toujours la date. On a beau me la répéter, je ne la retiens pas.» Marc, le mari de Brigitte, glisse alors vite l'information. C'était le 5. «Oui, voilà, ce jour-là, nous avons été réveillés brutalement. Ma sœur et moi étions en larmes. Il y avait des hommes armés, vraiment effrayants. Ils nous ont entassés dans des voitures. Je me rappelle que j'étais assise à l'avant, côté passager, sur les genoux d'un adulte. Et dans la précipitation, mon doigt s'est coincé dans la portière. J'ai hurlé et quelqu'un m'a bâillonnée, parce qu'il ne fallait pas que j'énervé les rebelles.»

Se remémorer ici que Brigitte n'est qu'une enfant. Revoir la photo où il lui manque une dent. Penser à la petite souris qui est passée pour la féliciter. L'insouciance, l'enfance, fracassées, brutalement, une nuit d'été. Les armes ont parlé. Les rebelles sont de jeunes guerriers simbas (lion, en swahili) endoctrinés, des adolescents défoncés à l'alcool et au chanvre, persuadés que ce cocktail explosif va les immuniser contre les balles. Croyances puériles qui n'empêchent pas les actes barbares, massacres, viols, exactions. Les rebelles veulent à tout prix faire tomber le gouvernement en place depuis l'indépendance en 1960. Pro-Lumumba, ils établissent leur état-major à Stanleyville et forment là un gouvernement sécessionniste, avec la terreur comme moteur. La prise d'otages va durer cent onze jours. «On nous a tous parqués à l'hôtel des Chutes et là, un souvenir m'a longtemps hantée, parce que j'ai eu du mal à en parler... Les rebelles séparaient les hommes des femmes à coups de crosse dans le dos. J'ai eu peur pour papa, je ne voulais pas qu'on le maltraite de la sorte. Il a été emmené avec son frère Marco vers la prison de Stanleyville, de l'autre côté de la rive du fleuve Congo. Moi, j'ai été entassée avec ma mère, ma sœur, ma tante et mes cousins, des jumeaux âgés de quelques mois, dans une chambre où il y avait seulement un lit de deux personnes.»

Le consul Patrick Nothomb s'était organisé pour rapatrier les enfants. L'événement va aussi marquer le diplomate, qui fera partie des otages. Dans son dernier livre, « Premier sang », prix Renaudot 2021, la romancière Amélie Nothomb revient sur cet épisode de la vie de son père

Lui reviennent ici des scènes familiales. Elle voit les bébés et sa tante pleurer parce qu'elle n'a pas de lait à leur donner. «J'ai su plus tard que des amis congolais grimpaient le long du mur pour lui en apporter en catimini. Ils étaient malheureux de nous voir privés de notre liberté. La preuve, ils ont également permis à mes parents de correspondre lors de leur séparation.»



Les ressortissants belges tentant de fuir par tous les moyens.

Les jours passent ainsi, puis les semaines, et enfin les mois. Brigitte fait de sa chambre ainsi que des grands couloirs de cet hôtel son nouveau terrain de jeu. Les rebelles lui permettent en effet de courir à certains endroits avec d'autres gamins. Brefs moments de répit qui la font encore sourire. «C'est ça qui est beau. Les enfants, ça continue de jouer. Même s'ils ont conscience du danger.» Elle dit ça comme si elle avait encore cette faculté en elle. Mais sa légèreté ici n'est que passagère. «Revenir sur ces événements m'émeut beaucoup. Je me rends compte que j'ai un sentiment de reconnaissance qui fait partie du complexe des survivants. J'ai la sensation que je dois ma vie à quelqu'un, à mes parents, à la solidarité entre otages, mais aussi aux paras qui nous ont sauvés.»

Doucement, elle amorce la fin de l'histoire. Nous sommes au mois de novembre. Les guerriers décident de changer d'hôtel. Brigitte retrouve son père au Victoria. Joie de courte durée. Quelque chose chez lui a changé. Pour la première fois, il est paniqué et il [SUITE PAGE 74]



« Le 24 novembre, nous sommes réveillés par le bruit des avions. Les rebelles, fous furieux, nous sortent vite du bâtiment. Je suis éblouie. J'ai peur »

Les cercueils des victimes ramenées en Belgique.



À l'aéroport, le roi Baudouin et la toute jeune reine Fabiola tentent de rassurer les victimes sauvées in extremis.



Parachutés au Congo, ils ont libéré 2 375 otages

CEUX QUE LA BELGIQUE N'OUBLIERA PAS

Le roi Baudouin fut le premier à accueillir les parachutistes de Stanleyville lors de leur arrivée à l'aéroport. Héros de l'opération-sauvetage : 2 375 otages libérés. En disant leur chef, le colonel Lamerot, le roi Baudouin déclara très ému : « Ils vous doivent la vie. Nous ne l'oublierons jamais. »



Toujours dans Paris Match, le roi Baudouin félicite « ceux que la Belgique n'oubliera pas » : les para-commandos, qui ont sauvé 2 375 otages.

ne s'en cache pas. C'est qu'il en a vu des horreurs lors de sa détention. La situation est intenable et, à moins d'un miracle, rien ne dit qu'elle va cesser. Il ne sait pas qu'un homme qui se trouve à des milliers de kilomètres de là s'apprête à jouer un rôle majeur. En Belgique, le ministre des Affaires étrangères Paul-Henri Spaak multiplie les rendez-vous pour tenter de trouver une solution. Ce sera l'opération secrète « Dragon rouge ». Nom de code étonnant pour les 545 para-commandos qui partent de la base de Kleine Brogel sans savoir la mission délicate qui les attend. Seules quelques personnes sont dans la confidence. Aucune erreur n'est permise. Des centaines de vies sont en jeu.

Les paras l'apprennent lorsqu'ils sont en vol. Ils vont devoir sauter en parachute et agir efficacement.

« Le 24 novembre, nous sommes réveillés par le bruit des avions. Les rebelles, fous furieux, nous sortent vite du bâtiment. Je suis éblouie. J'ai peur. Ils crient "fissa fissa" avec leurs lances, ils sont menaçants. Certains sont mêmes grimés. Je tiens la main de mon père. J'ai conscience qu'il faut filer droit. On avance comme on peut. Et puis, tout à coup, ça crie. Ça commence à tirer dans tous les sens quand les Simbas voient les paras au coin de la rue. » Là, la famille court avec d'autres Belges pour s'abriter dans une maisonnette. On casse les carreaux, on veut se réfugier à l'intérieur. Les balles fusent. On arrive à faire passer la petite sœur. Mais quand vient le tour de Brigitte, il faut la redescendre. La fillette a reçu un éclat de projectile à la tête. Vite, la protéger, mais comment ? « On a de la chance... Mon père entend à cet instant que l'homme a enrayé sa mitrailleuse. On en profite pour fuir ailleurs. On retransverse la rue, mais nous sommes rattrapés par les rebelles, qui nous poursuivent avec des lances. Papa va en recevoir une à l'épaule. Il va aussi être touché par balle. Maman, elle, est blessée au mollet et à la cuisse. C'est l'horreur. Surtout qu'elle prononce une phrase qui me fait toujours mal. Elle crie qu'on ne reverra pas Isabelle, ma sœur. Mais je ne sais pas ce que ça signifie. Pensait-elle que c'était elle ou nous qui allions mourir ? Mystère. Après, papa nous somme de nous coucher au sol et de faire le mort. Je comprends immédiatement. J'ai le réflexe d'aller me cacher près d'un gros monsieur qui ne respire plus. Ma mère s'allonge à côté de moi. Mon père, ma tante et mon oncle Marco font de même. À un moment, je lève la tête et je vois qu'on tire sur le frère de mon père. Il y a un jet de sang... Ce sont mes dernières images de lui. Il avait à peine 30 ans. »



Le drame des chiffres. Ils résument tout sans donner de détails. Il faut s'en contenter. Marco Peneff fait partie des vingt-quatre otages retrouvés morts. Seize sont des religieux. Brigitte est une miraculée. «Après ça, c'est le trou noir. Je sais juste que quand je reprends conscience, je vois ma tante ensanglantée. Les jumeaux sont indemnes. Ma mère, elle, est par terre et dans tous ses états. Elle interpelle les paras pour qu'on aille chercher sa fille dans la maisonnette juste en face. Mais ils reviennent et disent que personne ne répond. Là, maman craque. En fait, les otages n'avaient pas répondu à leur appel car ils pensaient que c'étaient les Simbas. C'est quand ils ont entendu parler flamand qu'ils ont osé sortir avec ma petite sœur Isabelle.»

Commence dès lors l'évacuation en pick-up vers l'aéroport. Images de route et de poussière, bruits de douleur. Les parents sont grièvement blessés. Sur le tarmac, les filles, elles, se sentent perdues. Il y a du monde et un homme qui se détache avec un appareil photo. Brigitte fixe alors l'objectif avec le seul œil qu'elle arrive à garder ouvert. De quoi bouleverser. On la croit orpheline. La Croix-Rouge sera submergée par une vague de demandes d'adoption. «Nous avons été accueillies dans un premier temps chez des amis de mes parents, adorables. Ensuite, nous avons été rapatriées en Belgique et prises en charge par nos grands-parents, car nos parents sont restés longtemps à l'hôpital. Surtout ma mère. Elle a dû subir plusieurs opérations, car son nerf sciatique avait été sectionné.» Maddy restera handicapée à vie, contrainte de se déplacer avec une canne jusqu'à son décès, à l'âge de 44 ans, des

Aujourd'hui, Brigitte est infirmière, dévouée aux autres et en paix avec elle-même. «J'ai réussi à dire au revoir et merci à la petite fille qui pleure. Je peux l'évoquer, la cajoler, mais je ne suis plus cette enfant blessée»

retrouvera la maison familiale, devenue une entreprise chinoise, mais l'hôtel aussi, pareil à son souvenir. Elle marchera sur les pas de la fillette. «J'en avais besoin, même si se remémorer fait apparaître les peurs qu'on a eues. J'avais envie de comprendre mon histoire dans l'Histoire, d'analyser le contexte, les circonstances, les rôles des uns et des autres. C'est comme ça que commence la résilience, pour moi. Je n'ai pas de colère, pas de rancune. Je n'en veux à personne. Je ne me lamente pas sur mon passé. Il a fait celle que je suis.»

Et de fait. Elle aurait pu détester l'hôpital et son odeur à force d'y visiter durant des mois sa mère en convalescence. Au lieu de ça, il la rassure. Aujourd'hui, Brigitte est infirmière, dévouée aux autres et en paix avec elle-même. «J'ai réussi à dire au revoir et merci à la petite fille qui pleure. Je peux l'évoquer, la cajoler... Mais je ne suis plus cette enfant blessée. Je suis celle qui sourit, définitivement.» — Nadia Salmi

suites d'un cancer du pancréas. Michel survivra plus longtemps. Et la rancœur fera qu'il ne retournera jamais sur le sol qui l'a vu naître.

Ce pèlerinage, seule Brigitte le fera à l'occasion du cinquantième anniversaire de la prise d'otages, en 2014. Elle retournera sur les lieux de son enfance brisée. Elle

Brigitte possède toujours la robe qu'elle portait ensanglantée ce jour-là.